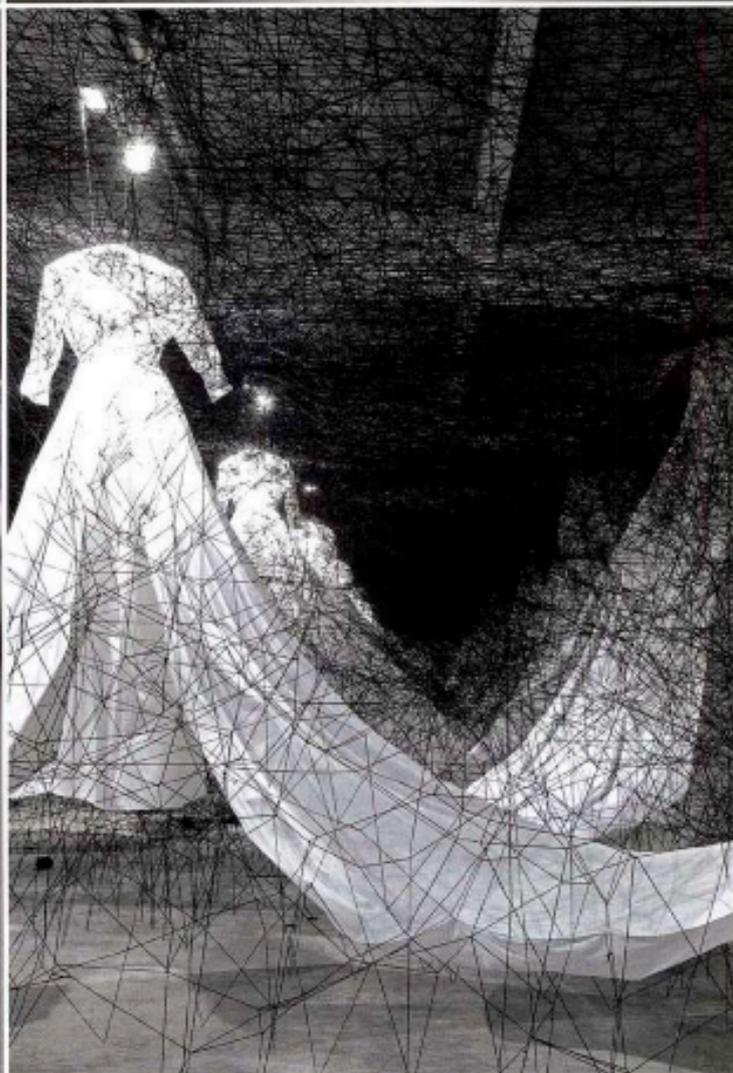
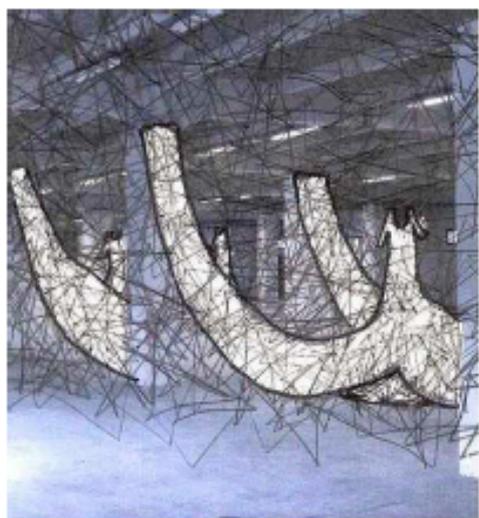


Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA
ARTS MAGAZINE, juillet/août 2012



CHIHARU SHIOTA
ARTS MAGAZINE, juillet/août 2012

CHIHARU SHIOTA LES MYSTÈRES DE LA FEMME ARAIGNÉE

Adrien Guilleminot ^{© 2012}

À Lyon, l'artiste japonaise dévoile une œuvre-cocon, à première vue tout en douceur et en sensualité. Mais derrière cette installation enveloppante se cache un travail mystérieux, dont le seul fil conducteur a trait aux souvenirs.

Ambiance décontractée, mais studieuse au dernier étage de la Sucrière, à Lyon. Dans cet entrepôt des années 1930 tout juste réhabilité, une petite dizaine de jeunes gens semble lancée dans une vaste entreprise de tissage. Armés de tasseaux de bois prolongés d'un crochet, ils tirent d'inextricables écheveaux de laine noire, autour desquels ils enroulent de nouveaux brins. Autour de seize longues robes blanches suspendues dans l'espace, ils tissent peu à peu ainsi une sorte de gigantesque toile d'araignée : l'installation de *Labyrinth of Memory* prend forme. À la baguette, l'artiste Chiharu Shiota surveille sa troupe et met la main à la pâte. Mille mètres de coton pour les robes, 600 kilomètres de laine venue exprès d'Allemagne : cette exposition à Lyon est sa plus grande installation à ce jour. « Ça me fait peur », confie cette Japonaise quadragénaire. Peur ? La mine est timide, la diction en anglais hésitante, mais l'attitude est plus décidée qu'effrayée. « Elle sait très bien ce qu'elle veut », confirme en souriant son galeriste en France, Daniel Templon, l'un des plus puissants marchands parisiens. Lors de sa première exposition, la jeune femme avait longuement insisté pour exposer dans l'espace principal (la galerie en compte deux, de chaque côté de la rue Beaubourg). Peine perdue, mais Templon s'est laissé convaincre de le lui donner pour la prochaine fois, en janvier 2014.

Minitieux et titanesque
De l'esquisse à l'installation finale, le *Labyrinth of Memory* de Chiharu Shiota a nécessité des jours d'un minutieux montage et l'utilisation de 600 kilomètres de laine pour tisser cette toile

« Du coup, elle nous parle maintenant d'*investir les deux lieux en même temps* », s'amuse-t-il. La « douceur » et la « sensualité » que le galeriste décèle dans son travail semblent entrer en contradiction avec la volonté de fer dont l'artiste fait preuve. Paradoxe ? Ce n'est pas le seul chez Chiharu Shiota qui entretient volontiers le mystère.

Les grandes « toiles » qui l'ont fait connaître en France (à la galerie Daniel Templon ou à La Maison rouge en 2011) ne constituent qu'une partie de son travail. Ses premières réalisations prenaient la forme de performances, un registre qu'elle a étudié en Allemagne avec la papasse du genre, Marina Abramović : aspergée de peinture rouge, totalement immergée dans une mare boueuse, lovée nue dans l'infirmité d'un talus... Plutôt extrême ! Mais pas si éloigné sur le fond de l'œuvre enveloppante et cosy qu'elle présente à Lyon, car le fil conducteur est le même : la mémoire.

Les robes qu'elle a installées au cœur de son dispositif ? « Elles sont pour moi comme une seconde peau, qui conserve les souvenirs de celles qui les ont portées », explique l'artiste. D'habitude, ces robes sont chinées à Berlin, où elle réside. Déjà portées, et donc porteuses d'une histoire. De même que les valises qu'elle accumule dans certaines œuvres, ou les fenêtres qu'elle recouvre dans des bâtiments abandonnés berlinois. Mais à Lyon, les robes sont toutes neuves, créées par le couturier Mongi Guibane. Le lien avec la mémoire, plus abstrait, tient au passé de la ville, haut lieu de l'industrie textile aux siècles précédents. Les fils qui s'entrecroisent autour, une façon de protéger ce souvenir ? Pas seulement : Chiharu Shiota y voit aussi un réseau de connexions neuronales, comme si l'on observait un cerveau de l'intérieur.

Et la grotte dans laquelle elle tentait de se lover, d'où elle s'éjectait avant d'y retourner... ? Une métaphore de sa terre natale, où elle ne se sent désormais plus à son aise, mais qui pourtant lui manque. Ce rapport au Japon n'est pas le moindre de ses paradoxes. Lorsqu'on décèle dans le caractère précoce et méthodique des lignes de laine qu'elle tisse dans ses œuvres quelque chose d'éminemment nippon, Chiharu Shiota s'inscrit en faux. « Quand j'expose en Europe, on me fait souvent remarquer que ce que je montre est très japonais. Mais lorsque mes œuvres sont présentées au Japon, les observateurs me disent que je suis une artiste occidentale. Je n'essaie pas de montrer ma nationalité, mon empreinte digitale n'a aucune importance, je veux juste exposer mon travail. »

REPÈRES

- 1972**
Naissance à Osaka, au Japon
- 1996**
S'installe à Berlin, où elle travaille toujours
- 2011**
Grande exposition à La Maison rouge (Paris), et à la biennale de Venise

À VOIR

Labyrinth of memory,
Chiharu Shiota
JUSQU'AU 31 JUILLET

LA SUCRIÈRE
Lyon